

LA MAZZÉRA

UNE ENQUÊTE DU COMMISSAIRE RICORDI

MATHÉ VERGA



Mathé VERGA

La Mazzéra

Une enquête du commissaire Ricordi

© Mathé VERGA, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9508-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 : Où l'on découvre les restes d'un chérubin

« Il a des os de minot qui barbotent sur le Rizzanezze ! »

En ce début septembre, un appel anonyme avait ébranlé le commissariat de Propriano.

En sondant le fond du torrent, des plongeurs dépêchés de Marseille, avaient retrouvé l'astragale et le crâne d'un enfant sur lequel étaient encore accrochées quelques mèches blondes.

Une chute, un infanticide ?

Depuis le matin, la question taraudait le commissaire Ricordi.

Son adjoint, Fabio Moreno avait écumé la base de données nationale sans aucun succès : aucune disparition d'enfant n'avait été signalée en Corse du sud, depuis plus de dix ans.

Ricordi allongea les jambes sur son bureau.

La matinée ne faisait que débiter et pourtant, il se sentait déjà complètement épuisé.

Sans doute une conséquence de la très grande erreur de débutant qu'il avait commise la veille au soir en s'attardant chez Léonarda, sa jeune inspectrice.

Le beau résultat obtenu était que lui maintenant, il conservait l'impression persistante d'errer dans une sorte de dimension parallèle dont il ne connaissait plus les règles.

Il se gronda :

Si seulement tu pouvais te résigner une bonne fois pour toute à vivre comme un vieux de ton âge, au lieu de faire le poisson rouge qui tourne et qui tourne dans son bocal sans jamais se souvenir ce qui lui est arrivé au tour précédent !
On toqua à la porte de son bureau.

Après avoir obtenu son aval, son adjoint vint s'échouer sur la chaise en face de lui.

— « Fabio, toi, qu'est ce que tu en penses de cette histoire de minot ?, demanda-t-il.

— Celui du Rizzanezze ?

— Pourquoi, tu en verrais un autre ? »

Fabio, habitué aux changements d'humeur intempestifs de son supérieur hiérarchique soupira un grand coup avant de lui tendre un papier par dessus la table qui lui servait de bureau.

— «Q'est ce que vous voulez que je vous dise moi ? On a même utilisé cette saloperie d'intelligence artificielle et le mieux qu'elle a réussi à nous répondre : c'est cette image reconstituée du visage, autant dire *nunda*, rien !

— Après tout, peut-être que ce pauvre minot n'a pas vraiment *disparu* mais plutôt que quelqu'un a voulu se débarrasser de lui en le poussant dans la rivière, ça expliquerait pourquoi personne ne nous a jamais signalé sa disparition ?

— Commissaire, vous y croyez vraiment à ce que vous êtes en train de dire là ?

— Evidemment !

— Vous, on voit bien que vous êtes de Marseille ! Un truc comme ça, ça n'arriverait jamais ici !

— Dans ce cas, il reste l'accident...

— Et selon vous, un accident, les parents, ils ne se prendraient même pas la peine de le signaler à la police ? Sans compter que ça voudrait dire qu'ils renonceraient à l'enterrer leur pauvre minot...

— Mais pas du tout, au contraire, ils lui ont trouvé un joli cercueil et pour l'éternité encore !

— Je ne comprends pas !

— Tu ne la connais pas cette légende corse qui raconte que l'eau aide l'âme des morts à passer dans l'au-delà ?

— Bien sûr que si je la connais, c'est même pour ça que chez nous les cimetières on les installe toujours à coté de l'eau. Mais comment vous savez ça, vous ?

— Fabio, on dirait que tu oublies que moi aussi je suis un peu corse¹ ...

— C'est vrai!

— Vas donc faire la tournée des écoles : peut être qu'un gamin manque à

l'appel...tu vois, je ne suis pas sûr qu'on nous appellerait ...

— J'y vais tout de suite ! » fit Fabio en se levant à regret de sa chaise.

L'inspectrice Léonarda profita de la sortie de son collègue pour passer son joli minois dans l'encadrement de la porte du bureau.

L'idée d'une invasion imminente de son espace vital par sa nouvelle conquête le fit presque défaillir.

« Mais puisqu'on a rien fait ? », entreprit-il de négocier avec sa conscience.

Est ce que tu veux vraiment que j'y réponde moi à ta question ?, fit la conscience en question. Eh bien, je t'explique tout de suite pourquoi tu te sens si mal...C'est tout simplement parce que *toi* tu aurais bien voulu le faire avec Léonarda ! »

Un joli brin de fille d'une quarantaine d'années s'avança dans la pièce, déclupant ce faisant la probabilité d'une d'une attaque de panique chez son supérieur hiérarchique.

Elle lui asséna :

— « Bon ben, ils sont tous au courant !

— Et de quoi?

— Pour nous, tiens!...Tout le monde s'en doutait depuis un bon moment... Sauf que depuis ce matin, ils ne cachent même plus leurs sarcasmes ...Et tu sais pourquoi ?

— Non !

— ...Parce qu'ils nous ont vu hier soir, au bar de la marine !

— Et toi, qu'est ce que tu as répondu ?

— J'ai confirmé !

— Ah bon ?

— Dans ce genre de situation : plus tu nies, moins on te crois, alors que si tu confirmes, là, on te fout la paix !

— Mais on n'est pas amants ! Et si j'ai bien compris, tu ne veux pas qu'on le devienne !? ».

La veille au soir, Léonarda n'avait pas voulu céder à ses avances et ils s'étaient finalement endormis, tous les deux cote à cote, comme deux angelots

tombés du ciel.

— Ecoutes, si les gens veulent croire le contraire, qu'est ce qu'on y peut ?

Et ça, il fallait bien reconnaître que ce n'était pas complètement faux...

— Parfait ! Mais alors maintenant, selon toi, comment on fait pour se comporter en public ?

— On a qu'à faire comme si c'était une passade d'un soir...Tu vas voir que ça ne va pas passionner les foules bien longtemps : c'est d'une telle banalité après tout !

Comme il continuait à afficher un air obtus, elle précisa :

— Ben oui ! Pas un truc sérieux quoi !

Cette foi-ci, le commissaire afficha un franc découragement :

— Ecoutes Léonarda, moi je suis peut-être un peu vieux jeu mais pour moi, un truc comme ça, ça ne devrait pas arriver dans une équipe de flics ! »

Pour ne rien arranger, Léonarda et lui allaient devenir voisins.

Depuis que son inspectrice lui avait fait découvrir la vue sur le large dans laquelle on pouvait se perdre, il s'était attrapé une sorte d'obsession : lui aussi voulait se perdre matin et soir dans l'infinitude de horizon, les yeux dans les yeux avec la mer.

En quelques jours, à force d'y penser et d'y repenser, il en était arrivé à la conclusion que sa seule chance était de se louer le rez de chaussée de l'autre habitante de la plagette : la veuve Anna Partori.

Elle vivait seule dans la grosse bicoque qui surplombait la plagette.

Il avait demandé à Léonarda de la lui présenter.

Le fils d'Anna avait eut le bon gout de libérer le rez de chaussée en partant vivre à Ajaccio.

Léonarda l'interrompit dans ses ruminations.

« J'accompagne Fabio pour faire la tournée des écoles », annonça-t-elle en se dirigeant vers la sortie.

Le répit serait de courte durée, les écoles avaient presque toutes fermées dans

les villages autour de Vizaco, là où on avait retrouvé les restes du minot.

Son portable sonna. C'était *Anna Partori* . Il décrocha avec fébrilité.

— « Je viens d'avoir mon fils au téléphone : il est d'accord pour vous louer l'appartement du bas. Nous vous proposons un loyer de cinq cents euros par mois, charges comprises. Ça vous convient ?

Mais bien sûr que ça lui allait au commissaire !

Pour le prix, il allait pouvoir plonger son regard dans celui de la mer tous les jours que Dieu allait peut-être encore faire...

— C'est parfait pour moi ! madame Partori. Je vous remercie infiniment vous et votre fils ! Je me ferai discret...

— Vous pouvez emménager quand vous voulez. », l'interrompit sa future propriétaire avant de raccrocher.

Curieuse bonne femme tou de même !

Elle non plus n'avait pas l'air de trop apprécier les excès de civilités. Mais alors pourquoi avait elle accepté de lui louer une partie de sa maison?

Il décida de commencer à déménager immédiatement.

Pour cela, il lui suffisait d'aller récupérer ses quelques affaires personnelles dans l'appartement que lui avait attribué l'administration à son arrivée sur l'île.

Le seul tort de ce charmant trois pièces était de se trouver à Zarcia, un village de montagne qui l'obligeait à se coltiner une demie-heure de virages serrés, à chaque fois qu'il devait se rendre au commissariat.

Jusqu'ici, il n'avait encore avoué à personne sa volonté de déménager en ville.

« De toute façon, c'est moi qui paye le loyer ! » s'auto-justifia-t-il, en montant en voiture.

Au moment de passer la grille du parking du commissariat, il fut pris d'un doute. Il se gara sur le coté, coupa le moteur et rechercha dans son téléphone le numéro de l'assistante de son supérieur hiérarchique, le commissaire divisionnaire Zéfirelli.

Lucia Caprioso, une belle jeune femme brune qui lui avait été tout de suite sympathique, ne serait ce que parce qu'elle devait se coltiner ce malotru de Zéfirelli du matin au soir.

Moi, j'aurais craqué au bout de deux jours, se dit-il en composant son numéro :

Une voix annonça :

— « Secrétariat du commissaire divisionnaire Zéfirelli

Il bredouilla :

Bonjour Lucia...Euh...C'est à dire que...Je vous appelais pour. Euh... en fait, il faut que je vous dise : je vais déménager...

— Et c'est moi que vous appelez pour ça ? Demanda-t-elle, avec un ton amusé.

— C'est que ...En fait...J'aurais voulu que quelqu'un d'autre que moi se charge de l'annoncer au divisionnaire !

Cette fois-ci, la jeune femme éclata d'un rire franc :

— Je vois ! Donnez la moi votre nouvelle adresse et je la lui communiquerai ... Mais, je dois vous prévenir qu'il est plutôt de mauvaise humeur ces jours ci. Sûrement une conséquence de l'affaire du minot du Rizzanezze...D'ailleurs, je crois qu'il a prévu de vous appeler à ce sujet...

— Lucia, est ce que je peux vous poser une question ?

— Mais oui, bien sûr, allez-y !

— Auriez vous une idée de la raison pour laquelle l'administration m'a attribué un appartement situé à plus d'une demie heure de voiture du commissariat ?

— Ah ! » fit Lucia en baissant la voix, avant de marquer une pause.

Ricordi eut l'impression qu'elle était en train de se déplacer dans la pièce et il dut attendre un moment avant qu'elle ne se remette à parler :

— « Nous venons d'obtenir le budget de fonctionnement pour la rénovation de l'appartement de fonction de Propriano, alors en attendant ...

— Ah bon ?

— Oui mais vous savez, les travaux risquent de durer un certain temps...

— Moi ça ne me gêne pas du tout, c'était plutôt pour savoir, par curiosité...

— Et de quoi ?

— J'aurais aimé comprendre pourquoi on ne m'a pas tout simplement trouvé

un appartement à *proximité* du commissariat ?

— Eh bien ... Si vous préférez...

Cette fois-ci, elle parut vraiment embarrassée avant de finir par se lancer :

— C'est à cause d'une sorte de coutume locale...Le divisionnaire préfère que les nouveaux arrivants passent quelques temps dans la montagne... Sans doute pour qu'ils découvrent le terroir...,fit-elle brusquement sur un ton espiègle.

— Ah je vois... Et pour mon prédécesseur Bonita ?

— Ah lui, c'est différent ; il est né ici.

— Et oui, bien sûr ! Alors il s'agit plutôt d'une faveur ...

— En quelque sorte », admit Lucia en gloussant.

Ricordi savait que le bureau de la jeune femme jouxtait celui du grand chef Zéfirelli et il n'insista pas : si ça se trouve la porte de communication était restée entre-ouverte.

— Je vous remercie Lucia », abrégéa-t-il, avant de raccrocher.

Un peu abattu par ce qu'il venait d'apprendre et qu'il ne pouvait s'empêcher de qualifier d'*hostilité* à son encontre, il retourna s'asseoir à son bureau en reportant mentalement son déménagement à la fin de la journée.

Un quart d'heure plus tard, en soulevant imprudemment le combiné de son téléphone fixe, pour prendre un appel extérieur, il eut la désagréable surprise d'entendre une voix disgracieuse lui demander :

— « Est ce que vous le savez que l'air de la montagne vous aurez fait le plus grand bien ? Peut-être même que grâce à lui, vous auriez pu avancer un petit peu dans vos enquêtes...

— Heu ...Bonjour Mo-monsieur le div-divisionnaire, balbutia-t-il.

— On m'a dit que vous déménagez?

— C'est que ...C'est au cas où il y aurait une urgence...Si je dois mettre une heure pour arriver au commissariat...

— Et qui vous dit que l'urgence en question n'advierait pas justement en pleine montagne ?

— Euh...

— Bon de toute façon, ce n'est pas pour cela que je vous appelais mais pour le